

Entretien Souad Fila

- *Nous y voilà. Nous sommes aujourd'hui mardi 11 janvier 2022. Bonne année Souad !*
- Bonne année France !
- *Bienvenue !*
- Ravie d'être là, merci de m'avoir invitée en tout cas.
- *Avec grand plaisir. Nous sommes très curieux de t'entendre. Alors je vais te demander, juste au début, de dire ton nom, ton prénom, ton âge, une petite présentation très brève de ta situation familiale, par exemple.*
- D'accord. Donc je m'appelle Souad, j'écris sous le nom de Fila. J'ai 50 ans. J'ai trois enfants. Et je suis une passionnée de la littérature française et j'adore écrire. Je viens d'une famille issue de l'immigration, que l'on peut encore nommer ça de cette façon.
Je fais partie d'une fratrie de dix enfants. Je suis née en Belgique, donc je suis vraiment bruxelloise, j'ai jamais été ailleurs que dans cette ville pleine de charme.
- *Une vraie belge ! Et bien, comme moi, nous sommes belges mais tu es plus bruxelloise que moi parce que moi je viens de la Province de Verviers, de Liège. Alors Souad, est-ce que tu peux me raconter en partie le parcours migratoire de tes parents ?*
- Bien sûr ! Mon papa est venu ici quelques années avant ma maman et les cinq enfants qu'ils avaient déjà. Le dernier est venu en bras, à six mois. C'était aux alentours des années 60 que mon père est venu en premier et ma maman la rejoint en 67, avec mes cinq frères et sœurs.
Avant ma naissance, il y a une fratrie qui existe déjà. Moi, je vois le jour en Belgique. Et mon papa vient en premier pour travailler.
- *Dans quel secteur ?*
- La mine. En l'occurrence, après les accords de l'AMI (Accord multilatéral sur l'investissement), c'est ce qui était disponible sur l'emploi.
Une partie de ses amis, de ses connaissances, même de la famille, repartent. Donc il y a une très très grande difficulté de rester ici, seul, mais il reste. Il reste. De temps en temps, il peut retourner au Maroc, visiter sa famille mais toujours pas encore la possibilité de le rejoindre jusqu'en 67.
- *Jusqu'en 67 ?*
- Oui, donc c'est quelques années où on est complètement séparés. La difficulté de communiquer, elle existe. La facilité n'existe pratiquement pas. C'était des cassettes, des cassettes, des courriers qui partaient. Il fallait que quelqu'un puisse les lire et les

écrire puisque mes parents sont analphabètes. Et donc, il y a aussi cette dimension-là qui est très importante dans un parcours migratoire.

- *Une énorme distance... Donc ta maman est restée avec les cinq premiers enfants à les élever ?*
- Elle a fait du mieux qu'elle pouvait là-bas, en tout cas.
- *Elle est courageuse. Et puis, elle est arrivée. Et ton papa, il habitait où ? A Mons ou... ?*
- Non, à Bruxelles. Ils étaient à Bruxelles. Quand elle est arrivée, ils sont restés toujours sur la commune d'Anderlecht, précisément. Toute leur vie. Enfin, toute sa vie, à ma mère, en tout cas. Parce que voilà, il y aura des départs, des séparations. Et mon père, un retour au Maroc. Il retournera vivre définitivement au Maroc, dans les années 80-85, quelque chose comme ça.
- *Il est reparti tout seul ?*
- Ils se sont séparés donc il est retourné.
- *Et les dix enfants sont restés ici ?*
- Oui, parce qu'en arrivant, ils étaient tous très jeunes déjà. Mes aînées, qui ont donc la soixantaine, si on recontextualise, ils sont arrivés en primaire donc une assimilation de la langue, très rarement retournés au début en vacances puisqu'on sait qu'avec autant d'enfants c'est compliqué de prendre des avions. Les moyens comme aujourd'hui n'existaient pas, c'était pas aussi disponible. Et donc, ça se faisait en voiture et il fallait attendre un petit moment avant de pouvoir retourner.
- *C'était une expédition ?*
- Voilà, exactement. Très souvent, restés ici mais complètement enracinés, ancrés en Belgique.
- *Oui oui, Anderlechtois !*
- Anderlechtois, à l'école, le travail...
- *Et tu es la quantième dans la fratrie ?*
- Alors, heu... Donc, Maman est arrivée avec cinq enfants. Il y a eu deux enfants qui sont nés ici morts, enfin mort-nés. Elle n'a pas pu... Elle n'était pas bien dans sa santé.
- *Ici ?*

- Oui, ici, en Belgique. Et puis, on va dire, j'ai survécu.
- *Tu étais la suivante ?*
- Voilà, donc, si on compte bien, je suis la huitième. La huitième. Après moi, il y a encore quatre enfants. Mais dans la réalité de la famille comme elle était composée, je suis la sixième, si on est plus précis... Sauf qu'il y a deux entités qui existent entre.. C'est important pour moi, dans la transition du pays à un autre, que ma mère n'a pas pu, voilà, être en forme, en santé. Voilà. Et ça vient montrer aussi sa difficulté à vivre ailleurs.
- *Elle a eu des problèmes de santé, ici, en Belgique ?*
- En Belgique, en quittant évidemment, tout ce qu'elle connaissait. C'est difficile quand on n'a pas la langue, quand on n'a pas...
- *On n'est pas accompagné par la famille.*
- Voilà.
- *Elle a dû être très courageuse. Elle n'a pas fait de dépression ?*
- Si, elle a fait et elle a perdu ses deux parents sans les voir, comme les retours étaient difficiles. Donc la première année où elle est rentrée, elle est arrivée rejoindre mon papa avec les enfants, elle a perdu sa maman et un peu plus tard, son papa. Donc elle n'est jamais retournée de leur vivant, comme elle espérait pouvoir...
- *Pouvoir leur montrer que leur fille va bien, que les petits-enfants vont bien ... Son parcours est difficile. Et donc ta maman, elle a élevé les enfants, elle est restée à la maison ?*
- Alors, elle a travaillé, ma maman. Elle a travaillé plus de trente ans. Donc elle s'est relevée de cette dépression, cette souffrance. Elle a une faculté de résilience incroyable, d'où aussi mon envie de lui rendre hommage avec mon deuxième livre, aux femmes en tout cas de ma famille. Ma grand-mère paternelle, ma mère parce qu'elles se sont installées sur d'autres rives et qu'elles ont mené les combats seules, en tant que femmes.
Ma mère est restée seule avec tous ses enfants. Elle a appris la langue, elle s'est débrouillée, elle a travaillé trente ans...
- *Qu'est-ce qu'elle faisait ?*
- Elle était femme de ménage. Elle travaillait à l'hôpital Erasme, elle a travaillé dans des banques mais sa place, à la fin, c'était à Erasme pendant une quinzaine d'années. Mais avant ça, elle travaillait dans des banques. Elle avait des horaires coupés, toujours. Ça fait qu'on la voyait pas beaucoup.

- *Et les grands frères, grandes sœurs s'occupaient des plus petits ?*
- Voilà, donc ça fait qu'on a un peu ce genre de structure, de fonctionnement dans la famille où les plus grands s'occupent des plus petits.
- *Est-ce que tu as des souvenirs de partages culturels, artistiques ou des accès à l'art assez jeune, dans ta famille ou hors de ta famille ?*
- Alors, on était fort baigné dans la variété, dans les années 70, au début. C'était des après-midis où on restait devant la télévision. Je me souviens des émissions « Jukebox », ...
- *André Torrent !*
- ... André Torrent, Marylène Bergmann... On a été bercé à ça donc il y avait la présence de la variété à la maison et voilà.
- *Une variété locale, de Belgique ?*
- Locale, de Belgique. Donc on avait pas du tout cette culture arabe. On a mis des sapins de Noël, toute notre jeunesse. Donc voilà, on était vraiment dans la culture belge et de ce qu'elle offrait aussi. Les questions ne se posaient pas, comme aujourd'hui, je veux dire, dans la différence tout le temps, constamment. On était une population très, très multiple, cosmopolite. C'était vraiment... Il y avait beaucoup d'italiens, d'espagnols, des grecs. Et en tant qu'enfant, on n'était pas dans la différence, on était dans plutôt quelque chose de la complémentarité, des échanges..
- *Se mélangeait bien ?*
- On se mélangeait parfaitement bien, oui.
- *De bonnes années en fait ?*
- Des belles années. Malgré... On connaissait un petit peu... Mais on ne vivait pas avec autant d'intensité, ce racisme ou ces différences en tout cas pour pas rentrer dans des ...
- *Ca a changé avec le temps ?*
- Je trouve que ça se fait déjà beaucoup sentir dans les écoles, en primaire, en maternelle. Ces hostilités parfois dont les parents font aussi, prennent aussi position au lieu de rentrer dans quelque chose de l'ordre de la solution, de l'accompagnement.
J'ai l'impression qu'il y a beaucoup plus de heurtes, de prises de position.

- *A l'heure actuelle... et alors tu parles pour tes enfants, tes petits-enfants, des gens que tu connais ?*
- Mes enfants, alors moi j'ai un fils de 26 ans, une fille de 23 ans et une de 21. Donc, on va dire, encore ça allait mais aujourd'hui, quand j'entends les exemples de discords, des parents dans les écoles, ça vient de chez les enfants et il y a un phénomène inverse qui se fait. Donc il y a une sorte d'hostilité entre les parents identitaires.
- *Ah oui... Tu sens beaucoup plus de replis identitaires alors que c'est très multiculturel malgré tout dans les écoles ?*
- Malgré tout, oui mais entre les communautés, ce n'est pas comme quand on était plus jeune où il y avait pas ce ressenti-là.
Il y a trop de méfiance, oui...
Bon voilà, ça c'est un peu...
- *Voilà, donc j'entends bien. Et ta maman, elle vous transmettait un peu des chants ou des contes ou des histoires ?*
- Oui oui. Alors ma mère est très dans les proverbes, elle a toujours des citations... Elle avait, enfin, moins maintenant parce qu'elle s'offre de sénilité. Elle avait beaucoup de citations, c'était quelqu'un qui en avait pour tout, à chaque fois.
Il y avait ce côté-là et elle aimait aussi quelques chanteurs du monde arabe mais on était pas, nous étions pas fans parce qu'on ne comprenait pas.
Mais il y avait cette dimension chez elle quand même d'ouverture par rapport à la musique, la poésie puisque certains d'entre eux sont plus poètes que chanteurs, parce que c'est beaucoup de récits de vie sous forme de musique. Et donc voilà, on en a découvert quelques-uns comme ça. Voilà, c'est ce que je retiens.
Mais pour ce qui est, de ma part, peut-être d'art, si je dois répondre à la question, ça a été les livres, l'accès aux livres.
- *A partir de quel âge ? Depuis toute petite ?*
- Oui, alors depuis petite, je lisais tout ce qui me tombait sous la main. Et donc, il y a eu des phases différentes avec mes sœurs qui passaient du roman aux arlequins mais je dévorais tout ce qu'il y avait. Et voilà, mes premiers livres, c'était « Oui oui », puis après « Le club des cinq ». Après vers les 16-17 ans, c'était beaucoup les autobiographiques, les livres de psycho.
A partir de 13 ans, l'écriture. J'ai commencé à mettre sur papier tout ce que je ressentais parce que j'étais très... plutôt une personne introvertie ou une enfant introvertie. La plume était pour moi, un moyen de libérer la parole ou les émotions surtout.

- *Ca allait à l'école ? Tu réussissais ?*
- Alors, j'ai été jusqu'en sixième ici à l'école dans la même rue. Je fais une petite parenthèse parce que beaucoup d'émotions quand je reviens dans ce quartier, en revoyant l'école.
Et en classe ? Parfois, je décrochais complètement, je me mettais à écrire à la place d'écouter le prof. J'étais dans mon petit monde et à chaque émotion, même si c'était en lien avec ce qu'il se passait en classe, j'allais prendre la plume d'une manière discrète mais j'allais griffonner ce que je ressentais, dans l'urgence.
- *Tu as du avoir des carnets et des carnets et des carnets...*
- J'ai gardé toutes, pratiquement toutes mes feuilles, mes petits carnets. Un jour je ferai une exposition, je me le suis promis, parce qu'il y a des feuilles avec les entêtes de l'école : « Centre scolaire Eperonniers Mercelis ». J'ai encore des... tous ces textes-là.
- *Oui, c'est bien. Donc vraiment tu as rêvé de littérature très tôt ou en tout cas, tu as eu le plaisir de l'écriture très tôt ?*
- Très tôt, oui. Et un soulagement, aussi, à chaque fois que j'écrivais. C'était vraiment une thérapie pour moi.
Bon, je pouvais pas tout nommer à l'époque. A 13 ans, on ne sait pas nommer. Mais toutes les situations touchantes que je ne partageais pas spécialement avec les jeunes de mon âge, j'allais plutôt les griffonner parce que ça me semblait en décalage avec ce que les autres vivaient et donc, c'était mon univers à moi.
- *Ta façon de t'exprimer ?*
- Oui.
- *Donc tu as découvert toute la littérature par toi-même en autodidacte ? Tu n'as pas été faire des études de romane ?*
- Pas du tout.
- *Tu as fait ton lycée jusqu'à la rhéto ?*
- Jusqu'à la rhéto que j'ai ratée pour des situations de vie difficiles. Ma sœur est décédée en 91, elle avait 10 ans, lors d'un accident de voiture. Fin, elle s'est fait renverser par une voiture sur la route des vacances, en 91. Et donc moi, je, elle a... je ramais un peu pour pouvoir y arriver, beaucoup d'absences... Mais je m'accrochais parce que j'y croyais. Je me disais que c'était la carte pour y arriver. Et je pense que de toute façon, c'est un des moyens les plus faciles pour accéder aux études académiques. Mais on peut être autodidacte aussi et arriver à construire ses projets même si c'est difficile.

Sur un plan identitaire, c'est pour ça que je suis là aujourd'hui. Voilà la religion, la culture, les croyances ...

- *Ta famille était religieuse ?*
- Alors, on a toujours prié.
- *Ta maman portait le voile déjà ?*
- Oui, mais toutes les femmes des années 70, très peu portait le voile. Dans mon épilogue du deuxième livre, je l'explique aussi parce qu'il faut remettre les choses dans un contexte : il y a plusieurs sortes d'immigration. Donc, nos parents à nous, ils sont venus chercher un mieux. Ils sont de régions très précaires, analphabètes... Et, donc, pas d'accès à leur propre religion, leur propre culture. C'est compliqué. Donc en venant en Europe, ce n'était pas leurs bagages premiers, c'était pas central. On priait et on avait des connaissances, même amoindries, ou il y avait une espèce de mise sur le côté dans l'urgence. Et puis, les générations qui suivent, nous sommes plus dans la quête, dans la recherche. Et donc c'est sans doute ce fléau qu'on critique beaucoup, qu'on caractérise de retour en arrière quand on voit beaucoup de jeunes se voiler. Et c'est dommage parce que c'est une autre réalité. Aujourd'hui, c'est beaucoup plus par choix personnel, ancrage et spiritualité que par identification, soumission à l'homme... Voilà, il y a un espèce de cheminement réel auquel on ne s'ouvre pas et qu'on n'écoute pas la femme musulmane qui porte son voile par choix. Il y a un comportement où on vient absolument définir qui vous êtes et ce n'est pas juste. On entend, on nous entend pas nous et on sait plus qui nous oppresse, enfin, d'où vient la soumission. Est-ce qu'on est soumis à un système qui dans son regard occidental, ne peut intégrer qu'une femme porte le voile par choix et qui définit que c'est un retour en arrière ? Voilà, c'est très compliqué. Mais c'est par l'ouverture et je l'espère, par des entretiens comme le vôtre, qu'on peut...
- *Oui, c'est ça qu'on a envie de savoir, de connaître, de vous donner la parole, d'entendre justement... Effectivement peu de gens comprennent, peu de gens cherchent à comprendre et les médias « mainstream » mettent des grosses étiquettes de base, sans plus creuser. Voilà.*
- Toujours avec ce regard ...
- *Méfiant.*
- ... méfiant.
- *Et laïque, trop laïque.*

- Oui, et on peut en discuter de la laïcité et ce qu'elle prône. Elle a cent ans. Aujourd'hui, est-ce que le regard sur la définition telle que chacun peut se l'approprier est juste, parce qu'on est dans des réalités différentes ? Si je définis ce que pour moi est la laïcité, elle ne sera sans doute pas la même que pour quelqu'un qui refuse ce que je suis et donc nos réalités sont différentes. C'est important de pouvoir entendre la réalité de chacun, à la place d'être dans le jugement, dans le rejet. On parlait tout à l'heure avec Rosanna de stigmatisation. Donc c'est un avis qui reste figé : une femme voilée, soumise et sûrement pas intellectuellement libre, indépendante et responsable de sa propre conception des choses, de sa philosophie.
- *Alors que parfois on accepte plus facilement qu'une femme se teigne les cheveux en rouge que ...*
- Une femme voilée peut se teindre les cheveux en rouge, en dessous.
- *Ca, c'est encore un autre débat de société qu'on va avoir, qu'on aura. Mais on va continuer sur ton vécu personnel. Donc tu dis que tu as, tu étais très attirée par la lecture, l'écriture depuis très jeune, que tu as fait ta rhéto. A partir de quand tu as commencé à écrire et à éditer, à montrer ce que tu écrivais ?*
- D'accord. C'est resté très très très longtemps caché. C'est pas quelque chose... On savait que j'écrivais, mes amis à l'école savaient, ma famille me voyait toujours griffonner. Le père de mes enfants aussi se posait beaucoup de questions et me disait : « Pourquoi tu es tout le temps sur cet ordinateur ? ». Mais je partageais pas en fait. Je partageais pas parce qu'il y avait une dimension d'intimité dans les ressentis et les émotions. Parce que, ce que j'écris, ce sont des récits autobiographiques. Et donc, c'est très compliqué de se dévoiler. Ici, en 2010, j'ai rencontré **Luc Vervaeet** lors d'une pièce de théâtre et on a échangé grâce à une amie commune, **Farida Aras**, sur le fait que j'écrivais et lui tenait un blog. C'est quelqu'un qui est très investi pour les prisonniers, un grand militant et qui a aussi pas mal écrit. Il m'a proposé d'écrire pour le blog ou de partager ce que j'avais. Donc, mon premier, ma première expérience plus visuelle, ou dévoiler, c'était avec le blog des familles des prisonniers où je venais donc partager mes textes sur les expériences de vie à ce sujet mais pas que. Et ça s'appelait : « Le journal de Souad ». Et cette rubrique a existé comme ça jusqu'au ... Mon idée à moi, c'était de faire un livre et Luc me l'a proposé.
- *C'était des récits de ta vie à toi ?*
- De ma vie, à moi. Et donc, tous les textes que j'ai griffonnés à Mercelis, dans les trains, là où j'étais à des moments bien précis de ma vie, pour des circonstances particulières ou toutes simples, j'ai tout gardé et donc, on a recueilli une partie de ses textes qui sont devenus un livre qui s'appelle, intitulé « Salée est l'eau de l'amer ». En 2013, il est apparu le temps pour l'édition.

- *Il a été édité en 2013 ?*
- La maison d'édition est née autour de mon livre. C'est dans le sens inverse.
- *Comment s'appelle la maison d'édition ?*
- « Antitode », créée par Luc Vervaeet, Nadine Rosa-Rosso et d'autres personnes mais qui sont dans une dynamique très humaine, dans l'altruisme, qui sont là aussi pour offrir la parole à un autre public qui a une difficulté à se faire éditer. Voilà, évidemment, ça reste très professionnel donc on entre dans une ligne éditoriale qui est la leur ou pas et donc tout ça, c'est un travail d'équipe avec beaucoup beaucoup de générosité, d'altruisme. Ca, je ne le dirais jamais assez.
Et donc pour le premier livre, il n'y avait pas encore de maison d'édition. Nous sommes partis en Angleterre, après les recherches de Luc. C'était en lien, c'était important comme aujourd'hui pour la rue Mercelis. Ce sont d'anciens détenus qui confectionnaient le livre donc comme un carnet de poésie, avec des ficelles... Donc le premier livre, voilà, était sous cette forme-là, tout à fait créé en Angleterre par...
- *Tous les livres étaient confectionnés...*
- La première édition.
- *La première édition, elle était...*
- Elle a été rééditée en format poche.
- *Ils ont été confectionnés au début par des prisonniers.*
- En Angleterre, par des prisonniers, par des anciens détenus, par un monsieur qui avait créé...
- *Cette petite entreprise.*
- Voilà, pour réinsérer, pour permettre l'art d'exister. Je trouvais ça magnifique, de pouvoir le faire sous cette forme-là puisque moi c'était aussi, c'est une forme de poésie, ce sont des textes, un peu de prose. Voilà...
- *Donc c'est riche, ça ramène vraiment une dimension complémentaire...*
- Voilà, c'était complémentaire.
- *Et c'était édité en combien d'exemplaires ?*
- Alors, là, nous avons édité cent la première fois, cent une deuxième fois et puis nous avons passé le livre de poche en 400 exemplaires, 400 autres exemplaires et ici, on vient d'en refaire cent.

- *Est-ce qu'on peut y avoir accès dans les librairies ?*
- Alors évidemment comme on n'a pas de ligne de distribution, donc moi je les mets dans une librairie, à Bizet à Anderlecht et je fonctionne par rencontre, par les réseaux quand on m'invite ou alors je crée mes propres événements. Un peu plus difficile maintenant avec la situation du pass sanitaire. Donc j'en ai fait en juillet et en août pour mon deuxième livre qui s'intitule « De mon soleil d'or riant à l'ancre de l'espoir », et l'ancre, A-N-C-R-E, pour l'ancrage sur l'autre rive.
- *Tu en avais parlé aussi, tu peux rappeler les thématiques de celui-là ?*
- Alors c'est une trilogie et je viens reprendre le parcours des femmes qui m'ont inspirées et je voulais leur rendre hommage. Ma grand-mère paternelle que je n'ai connue que très peu mais de la force de vie qu'elle avait, de la résilience et du combat qu'elle a menés, voilà, j'ai voulu témoigner de ce parcours très riche et difficile, avec beaucoup de deuils, beaucoup de pertes. Une histoire que je découvre aussi en étant une jeune femme. J'apprends la disparition de mon grand-père, j'apprends la mort d'une de mes tantes mais tout ça, je connaissais absolument pas...
- *Qui t'a raconté tout ça ?*
- La sœur de mon père. Et j'étais déjà à un âge avancé. Mais ça a commencé par, au moment où mon papa est tombé malade en 99. Il m'a parlé de sa sœur pour la première fois, qui était décédée dans des circonstances que je décris dans le livre. Et donc, toute cette part de notre vie, le transgénérationnel, ça m'intrigue toujours.
- *Les blessures des parents ?*
- Les blessures, ce dont on hérite sans être conscient, qu'est-ce qu'on peut remettre qui nous appartient pas, donc toute la dimension thérapeutique aussi que j'intègre par ces récits de vie. Puis il y a une partie de maman et une partie qui est la mienne, voilà. Par brides, par transmission... Et là où on s'arrête, la vie de l'une commence le récit de l'autre. Pas où s'arrête la vie de l'une, là où je dois rentrer dans le récit de ma maman pour pas avoir de double récit donc c'était un exercice assez compliqué, je ne m'y attendais pas, en commençant à l'écrire mais ça a été fait et j'en suis très contente, très heureuse.
- *Et c'est aussi un héritage pour tes filles ! Une ou deux filles ?*
- Voilà. J'ai deux filles. Même mon fils, aussi.
- *Mais oui, les enfants ont besoin de connaître.*
- On a besoin de connaître la transmission, voilà. Je parle de legs, en terme de legs parce qu'il a cette profondeur aussi. Quand on regarde le départ de ma grand-mère, donc du Riff vers Tanger, avec toutes les difficultés et on perd mon grand-père. Enfin,

il disparaît en fait lors de ce voyage. Donc il y a toute une complexité aussi dont mon père va hériter. Mon oncle...

- *Une disparition, décès ou une disparition non résolue ?*
- Non résolue.
- *Ah c'est très très lourd.*
- Et donc on porte ça dans nos mémoires. Et quand on vient sur l'autre, sur l'autre rive, il y a des manquements qui ne sont pas formulés, sans doute. Des blessures qui restent pas formulées, avec lesquelles on vit, une résignation. Mais elle appartient aussi à mon père donc pouvoir comprendre qui était mon père au travers de sa maman, de ma mère, de comprendre qui sont mes frères aussi... parce que c'est une histoire d'hommes qui est derrière ce récit de femmes, pour toute la souffrance aussi de... J'essaie de comprendre avec beaucoup d'humilité pourquoi il y a autant de difficultés dans les générations qui sont nées. C'est une forme aussi de questionnement de la société. Qu'est-ce qu'il se passe, pourquoi nous avons ce taux de délinquance, pourquoi ce manque d'ancrage peut-être pas mais en tout cas d'acceptation de multiples identités ? Pourquoi est-ce qu'il y a cet espèce de, dans le premier livre je le nomme comme ça, processus de désintégration qu'on attend de nous ? Quand je dis « de nous », je n'essaie vraiment pas de me dissocier du belge parce que je me sens à 100% aussi.
- *Quand on dit l'intégration c'est en fait, c'est comme si on devait renier son passé ?*
- Voilà pour moi, vraiment, je l'écris noir sur blanc, pour moi ce sont des processus de désintégration pour pouvoir être reconnu, accueilli.
- *Sans accueillir le côté multiculturel ...*
- Multiculturel et de différences. Dans mes réponses à moi, dans cette quête-là, et ça reste toujours quelque chose de l'ordre de ma propre réalité, c'est que c'est vrai qu'il y eu la vague de migration italienne, espagnole mais il reste quelque chose de très commun : le faciès et la religion. Et le décalage, la non-acceptation, c'est ça pour moi. Maintenant, ça m'appartient, je veux dire dans mon expérience propre. Quand on ne porte pas de voile, on porte une couleur. Quand on n'est pas blanc et qu'on a une couleur de cheveux différente, ça nous amène une identité donc pour moi, c'est vraiment très aberrant de dire que ça s'arrête à quelque chose de l'ordre du vêtement puisque de toute façon, nous portons une identité, une couleur, un type de cheveux. Voilà donc ça devient...
En somme, c'est vraiment une manière de venir continuer de demander qu'on s'efface de plus en plus et ça, c'est le plus dangereux.

- *Qu'on se noie, qu'on s'oublie... Tu as l'impression qu'il y a une différence en France et en Belgique, là-dessus ?*
- La Belgique, on le sait, c'est pas moi qui vais le confirmer aujourd'hui, suit toujours ce qu'il se passe en France, où il y a un phénomène de décalage de quelques temps mais tout ce qui est, ça fonctionne fort, c'est moins avec la Hollande, j'ai l'impression, l'Angleterre même pas. Mais voilà, on sait que c'est très...
- *On suit beaucoup. Farid El Asri disait « La France attrape un rhume et la Belgique éternue », un truc comme ça.*
- Voilà, c'est bien formulé.
- *Effectivement, je souhaite que non, parce que je souhaite que la Belgique soit, se démarque par rapport à des tendances, je trouve, d'extrême qui se passent en France.*
- Mais elles existent, elles sont là. Et ce qu'on doit faire, c'est pas les laisser gangréner par des écoles parce que pour moi, c'est un territoire très propice. Les enfants, ils rentrent tellement tôt, à deux ans et demi jusqu'à 18 ans minimum. On imagine même pas le laps de temps passé dans des sphères qui peuvent être hostiles, qui peuvent endoctriner, qui peuvent...
- *Peut-être qu'il faudrait une pédagogie plus active, dynamique.*
- Oui, et en même temps, il ne faudrait pas que ce soit trop visible. Comme on disait, tout à l'heure, je parlais avec Rosanna de ça, la stigmatisation aussi, quand on veut trop en faire, quand on veut accueillir trop. Il faut que ce soit un juste milieu de tout, ça devrait être dans la norme.
- *Oui moi je vois dans les écoles, il y a toutes les origines mélangées donc faut juste faire avec tout le monde.
Pour revenir à ton travail artistique, tu as l'impression que, enfin tu as le souhait, j'imagine en écrivant, de transmettre et de permettre à d'autres personnes de mieux connaître vos parcours ou ton parcours. Quelle place tu mets à la façon d'écrire, au style ? Est-ce qu'il a quelque chose que tu recherches plus particulièrement ? Ou est-ce que tu comparerais à d'autres auteur.e.s ?*
- Pas du tout. Pas du tout dans la comparaison. Mais en tout cas, en tant que femme, j'en connais pas beaucoup, j'ai eu l'occasion d'en rencontrer de France. Pas sur la même forme que la mienne, en tout cas. Je suis, j'ai l'impression de vouloir juste délivrer des messages et la forme sous laquelle ça vient, c'est vraiment des textes.
- *C'est très spontané, c'est très intuitif.*
- Voilà, c'est très spontané, des « one-shot » mais jamais quelque chose construit très longtemps, je revois pas dix fois le même texte, c'est vraiment l'émotion qui va

orienter mon écriture. Il y a de la réflexion, bien sûr mais ce sont des moments très intenses pour moi où je vais...

- *C'est vital ?*
- Oui ça l'est devenu, avec le temps.
- *Est-ce que tu te sentiras de donner des cours d'écriture ou d'aider les personnes avec l'écriture ?*
- Alors, on en avait parlé plusieurs fois. On a fait des ateliers avec le TFO, quelques-uns. Dans la durée, c'est difficile de construire un projet, ici. Avec Nadine Rosa-Rosso de la maison d'écriture, on a envie d'en monter un. Mais voilà, j'aimerais bien aussi le faire. J'essaye de temps en temps à imaginer ce que ça pourrait donner. Mais le théâtre m'attire aussi.
- *L'écriture théâtrale ?*
- Alors l'écriture théâtrale, je pourrais pas dire que je pourrais écrire mais j'aimerais bien porter mes projets au théâtre, mon projet ou les deux en un et en audio. Donc là, je m'exerce à...
- *Tu connais Yasmina Reza ?*
- Non.
- *C'est très bien, c'est intéressant. Donc tu as vraiment envie de faire évoluer ton travail, ton approche ?*
- Oui oui donc que ce soit ouvert à plusieurs...
- *C'est formidable !*
- Qu'il y ait une distribution, qu'on arrive à en faire d'autres...
- *A partir des livres existants ?*
- Oui. Évidemment, il y a des professionnels. D'ailleurs, j'ai cru entendre que tu écrivais pour...
- *Oui, parfois, mais c'est plutôt...*
- Mais ce n'est pas écrit de la manière où...
- *On va pas parler de moi maintenant. Donc c'est intéressant de voir que tu aimerais porter plus loin tes projets. Est-ce que tu as déjà eu des reconnaissances au niveau de*

l'académique ou de personnes qui venaient d'ailleurs, d'édition, d'auteurs, de comédiens ?

- C'est très fermé. Donc j'ai mon petit réseau avec lequel je compose depuis 2013 par rapport aux livres, à la vente et aux rencontres. Mais voilà, on reste très limité. C'est visible mais ça ne bouge pas.
- *Comment t'aimerais bien voir bouger les choses ?*
- Mais vraiment en portant le projet au théâtre, ça, ça serait une autre approche et par l'audio aussi ; les rendre accessible aux personnes analphabètes ou qui ne parlent pas français.
- *En livre-audio ?*
- Je m'exerce à le faire depuis le premier livre, comme ça en petits textes.
- *Illustré ?*
- Alors dans les livres, il y a quelques petites images, quelques petites photos. Pourquoi pas.
- *Tu te fais accompagner pour les illustrations ?*
- Si je reviens sur la question, les illustrations, c'est des images qui sont dans le... J'ai demandé à ma cousine qui est au Maroc, de les faire, de faire les photos tout simplement.
- *Donc c'est basé sur les photos.*
- Sur les photos, vraiment des lieux où habitaient mes parents, mes grands-parents, on est parti de là.
- *Est-ce, je voudrais te poser la question, par rapport à l'artistique, à l'accès à l'art, en général en Belgique, est-ce que tu trouves qu'il y a des blocages, des choses qui pourraient être faites pour améliorer cet accès pour les personnes de cultures musulmanes ? Pour les femmes ? Parce que notre enquête c'est vraiment femmes, artistes, de cultures musulmanes. On ne vous entend pas souvent, on a envie. Je suis sûr qu'il y a des centaines d'artistes, il y en a qui ne se connaissent pas en tant qu'artistes, qui n'ont pas encore découvert ça. Est-ce que tu trouves qu'il y a un accès aisé ou pas ? Est-ce que tu trouves que ça a évolué ?*
- Alors, je trouve qu'il n'y a pas d'accès et il n'y a pas d'intermédiaire. Pour moi, ici, je vois la Maison Commune aussi comme intermédiaire, l'ouverture et l'accueil de ces projets-là, mais j'en connais pas. Mais en même temps...

- *Est-ce que tu vas au théâtre ?*
- J'y suis plus allée depuis quelques années mais l'accès, j'ai l'impression, c'est une impression évidemment, manque par les intermédiaires auxquels nous, je pense si on revient à la question des femmes musulmanes, il y a une, pour l'instant encore, pas une permission. C'est comme s'il y avait d'office une croyance où on se permet pas en fait d'aller pousser les portes parce que le voile est tellement stigmatisé.
- *Donc vous avez presque peur en fait ?*
- Ah oui, moi, j'ai ... Enfin, une peur, ce serait peut-être, c'est vraiment le non-aboutissement ou qu'on fermait les portes, comme la discrimination parce que...
- *Où alors douter de votre place à certains endroits ?*
- Aujourd'hui, on a même peur de s'asseoir dans un café, après tout ce qu'il s'est passé, quand ce n'est pas un café multiculturel. On a presque peur qu'on nous dise que... Ça a été fait. Il y a eu des gîtes, des endroits où les gens étaient refusés parce qu'ils portaient un voile.
- *Ah oui ? Maintenant plus. Après, il y a peut-être des endroits...*
- Après 2018, après les attentats, ça a remis une couche.
- *Vous en souffrez énormément ?*
- Moi, je vais me poser deux fois la question avant d'aller à la mer.
- *A la mer du Nord ?*
- J'aime beaucoup la nature mais je vais me poser la question de savoir où est-ce que je pourrais être sans être...
- *Où rejetée ou dévisagée ou stigmatisée ?*
- C'est une réalité. Alors comment venir revendiquer une place plus grande ? Quand je dis « plus grande », c'est pas... Voilà, je veux dire dans des infrastructures plus grandes où on a l'impression, on voit pas des artistes musulmanes. Dans des émissions oui, mais alors c'est pour être critiqué ou pour défendre, encore justifier. A part ça, je vois pas.
- *Partout où tu vas, tu as l'impression de devoir justifier ton voile en fait ?*
- Oui. Enfin, je ne vais pas dire partout parce que... mais comme je viens de le citer, quand je vais à la mer du Nord, voilà... Mais il n'y a pas que pour le voile, pour les

enfants aussi, pour le faciès, ... On a entendu beaucoup de choses et je ne pense pas que c'est... C'est une réalité et elle est encore bien présente.

- *Donc, nous on a beaucoup à faire.*
- Il y a du pain sur la planche.
- *On a du pain sur la planche. Et effectivement être vigilant et aussi vous tenir la main.*
- C'est gentil. On en a besoin. On en a besoin, c'est pas quelque chose, comme j'ai dit, l'intermédiaire mais il y en a d'autres... Si on n'est pas visible et que l'on ne va pas le revendiquer, c'est qu'il y a quelque chose de l'ordre de l'hostilité. Je ne sais pas le formuler autrement que voilà ...
Après, les tempéraments sont différents mais j'en ai pas vu beaucoup le faire.
- *Et donc, dans tes, quand tu as édité, qu'a pensé ta famille ou les personnes autour de toi ?*
- J'avais beaucoup d'appréhension parce que comme c'est de l'autobiographie... J'ai essayé d'être la plus, de respecter l'intimité de chacun, c'est pour ça que j'écris sous un autre nom, sauf mon prénom.
C'est vrai que je suis assez visible, je ne me cache pas parce qu'au-delà de la dimension de l'écriture, il y a aussi la dimension de la souffrance, de la conséquence, ... J'ai envie de témoigner à visage découvert et de donner aussi un message positif d'aller jusqu'au bout, même s'il y en a encore à faire, mais aller jusqu'au bout de sa propre démarche en tout cas. Et j'essaye de le faire, de cette manière-là.
Et j'ai perdu le fil de la question...
- *Comment ça a été accueilli par ?*
- Par la famille, ça va. J'ai été même soutenue, le départage voilà.. Et aussi, oui, par certains, l'utilité de le faire.
Et dans la communauté, aussi, beaucoup beaucoup beaucoup de personnes qui m'ont chaleureusement remerciée, des jeunes aussi lors de certaines présentations, un, en l'occurrence. C'était les 50 ans de l'immigration, c'était pas fait exprès que ce livre tombe en même temps, en 2013, et je me souviens, il y avait 350 personnes pas pour moi, pour mon livre, mais pour un événement autour de... Et donc quand j'ai fait ma présentation avec une conteuse aussi, un petit moment sur la scène, on est allé, on a descendu l'estrade et un jeune m'a dit : « Merci beaucoup, Madame, pour ce que vous faites. Vous venez mettre notre histoire... ». Et pourtant, c'était un africain du Sud. Moi, je suis d'Afrique du Nord d'origine. Mais ça a fait écho.
Chacun de nous veut retrouver son histoire qui est quand même fort absente.
- *Oui, parce que ça a toujours été écrit du même côté.*
- Voilà et du coup.

- *Oui, c'est très bien. Et au niveau rejet de ton projet ?*
- Comme c'est très limité donc je suis pas dans la critique claire parce que...
- *Il faut le faire encore découvrir à beaucoup de personnes.*
- Voilà, comme Luc, Nadine, des personnes de la maison d'édition, bien sûr, les personnes qui corrigent les fautes d'orthographe sont tous belgo-belges, pour donner un peu plus de précision mais ils sont dans l'accueil aussi donc...
- *C'est bien, c'est bien qu'ils aient fait ça.*
- Je trouve aussi.
- *On a hâte en tout cas. J'aimerais bien mettre en avant ton livre. Si tu fais partie du festival, si tu le souhaites et que tu acceptes, ce serait peut-être l'occasion de faire des présentations du livre.*
- On n'a pas accès aux bibliothèques. Il faut que je fasse des demandes. Donc, ici, il y a une échevine qui m'a proposé, mais c'est via-via. Donc, c'est très généreux, c'est bien. Après le... mais je veux dire voilà, je dois pousser des portes, mais voilà, le travail il est là mais seul, c'est difficile.
- *Après c'est une réalité d'artistes, de façon générale, parce qu'il y a beaucoup de propositions. Et c'est pour ça qu'on parle dans notre projet, que l'on veut voir où se trouve les discriminations. Après, comme j'en parlais hier, il y a des personnes qui sont déjà « connues » donc qui sont dans un milieu avec des personnes qui ont déjà les accès. Mais les artistes n'ont pas facile à percer.*
- Bien sûr. Et donc parfois, ça peut être double par l'identité, triple par toutes les difficultés que ça peut engendrer...
- *Tu es pratiquante musulmane ?*
- Oui.
- *Née en Belgique, autrice.*
- Oui, on dit autrice aussi.
- *Tu avais quel âge quand tu as commencé ?*
- 13 ans quand j'ai commencé à écrire.
- *Et quand tu as édité ?*

- En 2013, j'avais 43 ans que le premier livre est paru, 42 ans à peu près.
- *Tu es de 1971. Excellent millésime.
Si tu devais encourager ou donner des conseils à des suivantes, à d'autres jeunes filles ou femmes qui souhaiteraient s'exprimer par l'art ou par la littérature, qu'est-ce que tu aurais envie de leur dire ou de les encourager ?*
- Vraiment, l'art, en tout cas, c'est quelque chose qui est une partie de chaque individu. Quand on le sent, il faut absolument pas le nier. Et peu importe ce qu'on en fera. Si c'est pas dans l'immédiat, c'est en tout cas de pouvoir le cultiver chaque jour, chaque moment et d'aller jusqu'au bout.
Et si on partage, et je le dirais jamais assez, même une ligne et que ça peut résonner, ça peut soulager, ça peut questionner, c'est déjà de l'acquis, c'est déjà de la réussite mais de la réussite, pas de la reconnaissance pour les médias ou autre, mais en tant qu'humain, en tant que personne qui se sent dans cette passion, il ne faut pas le laisser s'éteindre. C'est vraiment ce que j'ai envie de dire.
Et voile ou pas voile, vraiment que chacun ou chacune puisse y arriver mais à cultiver vraiment, et peu importe l'instant où on pourra en faire quelque chose.
- *Pour toi choisir un métier d'art c'est ok ?*
- Oui.
- *Tu n'aurais pas peur que tes enfants choisissent un métier d'art ?*
- Non, je n'aurais pas peur. La seule chose, c'est qu'ils ne doivent pas oublier de se construire, dans plusieurs sphères, d'être eux-mêmes et d'aller jusqu'au bout.
Et c'est pas utopique. La réalité, voilà de la difficulté d'y arriver par l'art, c'est autre chose.
Mais des métiers d'art et d'avoir des ressources et de toujours pouvoir composer avec la réalité, voilà c'est ce que je leur conseillerais, mais pas de rendre invalide ce choix ou caduc ou impossible à ma place de le faire.
J'ai encore quelque chose à rajouter par rapport à l'exemple dont tu m'as parlé, mais c'est par rapport à la démarche. Par exemple, quand j'étais plus jeune, quand j'étais ici à Mercelis, moi je rêvais d'aller à l'INSAS. Je n'étais même pas dans le voile ou dans l'idée, mais du fait que j'étais musulmane, marocaine d'origine, j'avais l'impression... et là, je parle d'impression parce que comme j'ai dit tout à l'heure, nous avons aussi la réalité et nos croyances... j'avais l'impression que ce serait fermé d'office.
- *Tu pensais que tu n'aurais pas pu y avoir accès ?*
- Oui, être acceptée dans un milieu bobo, blanc.
- *Tu aurais aimé faire l'INSAS pour jouer en tant que comédienne ?*

- Non, pour écrire des scénarios. Donc à l'époque, je me disais que ça serait chouette de pouvoir... J'étais très attirée par le monde du cinéma mais des années noir et blanc, toute cette... Même le muet, je trouvais que c'était beau de pouvoir exprimer tant de choses sans la parole alors que, voilà... Toutes ces choses-là. Mais voilà aussi les croyances, d'où on vient, aussi, ça bloque. Je ne veux pas jeter la pierre...
- *Tu te demandais si tu étais légitime...*
- Exactement, c'est vraiment cette question de légitimité, qu'est-ce que je vais faire mais ça aussi, dans nos croyances, dans notre parcours de vie, enfin voilà... Mes parents sont venus pour avoir une vie plus facile. Mon imaginaire va trop loin et il fallait calmer, canaliser ...
- *Ah oui donc une certaine d'humilité, ... le rêve était presque trop grand.*
- Trop grand, oui. Et c'est important, je voulais le partager. Comment on peut se fermer soi-même... Voilà.
- *Je trouve ça vraiment très intéressant. Peut-être que tu peux encore réaliser ce rêve : l'écriture scénaristique.*
- Qui sait ?
- *Est-ce qu'il y aurait quelque chose que tu as envie de voir bouger au niveau des institutions belges pour plus d'équité envers les femmes musulmanes, surtout celles qui souhaiteraient être artistes ? Est-ce que tu voudrais voir le côté du milieu plutôt magrébin, musulman, pour qu'il y ait plus d'équité pour les femmes musulmanes qui souhaitent faire de l'art ? Est-ce qu'il a quelque chose là ?*
- Il y a aussi l'accueil dans la communauté, le regard sur la femme mais ça, c'est dans les milieux très minoritaires, je vais dire, aujourd'hui, parce que les femmes bougent. Je peux donner juste un exemple, en tout cas pour moi, cet exercice-là, c'était pour donner un coup, une espèce de revendication donc j'ai fait une déclamation de mes textes à l'espace MAG parce qu'il y a des croyances concernant l'oralité pas trop portée sur le chant, la voix, dans la représentation, tout ce qui est retraits donc ça existe. Mais c'est des milieux très fermés... La question de la religion est vaste et on peut pas y rentrer. C'est devenu minoritaire. Moi j'ai voulu le faire aussi, autant que j'ai mis ma photo sur la quatrième de couverture par rapport à une résistance, je l'ai fait aussi dans l'autre sens en déclamant mes textes oralement, évidemment, à l'espace MAG à l'époque, sur la soirée qu'on m'a proposée. Ce que j'aimerais bien voir bouger, c'est vraiment qu'il n'y ait plus cette fermeture par rapport au voile, que ce soit à l'école, dans les institutions belges. Je pense que c'est là qu'il faut revoir les choses parce que c'est de là que part l'influence et que tout le regard des personnes est alimenté. On peut déconstruire mais par-là, par les institutions parce que si des institutions mettent un regard négatif, un refus, on peut

imaginer que le peuple suivra et s'émancipera du regard de l'institution, des politiques. Donc je pense que le travail est à faire en haut.

- *Aussi bien des institutions, l'ouverture, ...*
- Et des politiques.
- *Et du milieu aussi, pour certaine minorité musulmane, d'avoir plus d'ouverture d'esprit...*
- D'ouverture d'esprit, d'accueil.
- *Et peut-être de subtilité par rapport aux sourates qui parlent de la représentation, d'être plus dans la finesse...*
- C'est même pas dans des sourates, c'est beaucoup aussi, on est dans une culture aussi voilà. La culture musulmane n'est pas la religion par elle-même qui vient donc nous donner les codes et le destin intellectuellement, moralement. Et donc, dans ce tri, ces trois qualifications, ces trois choses que je viens de nommer, voilà, je peux juste vivre en harmonie avec ce que je peux avoir envie de faire. Ça n'appartient pas à l'autre de venir le définir normalement et donc à partir du moment, encore une fois, si on vient laisser l'autre le définir... Et c'est cette forme de revendication aussi qui existe au sein, qui doit exister au fur et à mesure dans le milieu.
- *Que chacun puisse s'occuper de...*
- Oui, de son intériorité et de son droit.
- *C'est très intéressant. Merci beaucoup beaucoup. Merci beaucoup beaucoup pour ton partage.*
- Merci à vous, vraiment, pour ce que vous faites. Et heureuse de vous avoir rencontrés vraiment.
- *Et c'est grâce à toi qu'on va y arriver. Un échange.*